

la conduite qui a été tenue envers lui ; ma langue souvent contrariera mon cœur, mais c'est ainsi qu'il faut agir quand on parle devant des hommes qui ne sont pas tous aussi dévoués que nous-mêmes.

— Eh quoi ! repliqua avec inquiétude la princesse, est-ce qu'ici nous ne sommes pas entourés de nos amis ? Suit-on dans l'exil ceux que l'on n'aime pas ?

— Oui, répondit Arthur, oui quand on veut les perdre... Et en prononçant ces paroles quelque chose de satanique brilla comme un éclair dans son regard ; mais bientôt ses yeux reprirent leur expression habituelle, et il continua ainsi :

— Il ne faut pas, très-haute et très-puissante dame, multiplier ici les amusements et les fêtes ; croyez-moi, laissez pour quelque temps l'ennui peser sur les journées du prince : pour sortir de sa position, il faut qu'il s'en irrite. S'il souffre avec patience cet éloignement de son pays natal, je connais le duc François, il ne mettra pas d'ici longtemps un terme à l'exil, il croira qu'il est fort parce qu'on lui obéit sans se plaindre ; au contraire, si la plainte est vive et haute, il se croira faible et il rappellera son frère : la timidité de Jean V se retrouve souvent dans son héritier.

— Je vous en crois, maréchal, et vous remercie de vos conseils. Je me souviendrai de la ballade du troubadour, qui a pour refrain :

Les derniers biens des malheureux
Sont la *plainte* avec l'*espérance*.

Nous nous *plaindrons* et nous *espérerons* ; mais quand vous allez être à la cour de Bretagne, quand vous serez auprès du prince régnant penserez-vous au prince